

Avignon, 21 septembre 2020

(Inédit du carnet de 2016 ; comment la lecture m'advint en guise d'éducation sauvage et sophistiquée).

Au moins autant, sinon plus, que les événements, accidents et avatars qui ont émaillé son parcours, notre vie – l'identité qui l'habite, l'âme et la figure aux yeux du monde – doit à certaines lectures qui l'ont, sinon induite, du moins orientée, voire même déviée de sa trajectoire initiale. Je parle ici bien entendu de ceux qui ont fait de la lecture un élément constitutif et décisif de la structuration de leur mentalité, de leur autonomie de pensée et de leur sensibilité (c'est-à-dire de leur réceptivité aux émotions affectives, esthétiques et intellectuelles).

Pour me faire bien comprendre, je prendrai mon exemple, qui est représentatif de ce cas de figure : celui d'un individu ordinaire, né dans un milieu sans relief et ne disposant d'aucune prédisposition particulière, voué à subir les effets de la machine à normaliser dont l'éducation en général et le système scolaire en particulier ont fait leur spécialité, sinon leur raison d'être.

Rien ne me destinait à plonger nu et cru dans le bain de la lecture, surtout à un âge où la nature nous incite plutôt à nous distraire avec insouciance et futilité. Personne ne lisait jamais autour de moi, en dehors des journaux d'information usuelle les plus banals et des prospectus divers de propagande ou de publicité (on parlait alors de « réclame »). Mais je fus, dans le courant de ma douzième année, propulsé ex abrupto dans un univers totalement étranger à mes habitudes et, surtout, à celui de ma langue de communication, celle que l'on dit « maternelle ». Et le hasard fit qu'une connaissance du second mari, allemand, de ma mère, fût francophone, francophile et instruit, bibliothécaire de surcroît. Pour m'aider à pallier les effets induits par cette brutale rupture, que nous dirons psycho-socio-culturelle, il me prêta, l'un après l'autre, certains fleurons de sa bibliothèque « française » : Alexandre Dumas, Jules Verne d'abord, puis, très vite, Hugo, Balzac, Maupassant, Flaubert. Contribuant ainsi à me sensibiliser aux subtilités (encore exotiques pour mon entendement) de la langue française, il ouvrit mon attention et mon appétit à des substances et des phénomènes étrangers au mode et au niveau d'usage de cet idiome né du latin et remodelé de génération en génération sous l'influence du franc, du viking, du grec ancien, de l'italien, de l'anglais et même de quelques langues orientales, dont le turc...

Cet anchluss culturel m'expulsa de toute autre sorte d'activité récréative et m'isola insensiblement de cette sorte de contacts qu'entretiennent entre eux les enfants, puis les pré-adolescents. S'en suivit une rupture radicale avec mon « milieu familial » ainsi que, subsidiairement, avec les pratiques d'échange et les centres d'intérêt de l'univers social dont j'étais un simple et anonyme rejeton.

Nanti de ce pactole inattendu, je partis à la découverte d'univers mentaux inconnus de mon environnement proche, et originel ; et très vite s'en suivit une exploration de zones encore vierges, ou stratifiées, de mon identité fluctuante et de mon humanité méconnue.

C'est parvenu à l'âge de vingt ans que, en rupture de ban avec cette « Éducation Nationale » qui entravait mon désir éperdu de connaître et comprendre le monde, l'histoire de l'humanité, les singularités liées à la nature intrinsèque ou acquise de ce Primate, dont j'étais clairement un échantillon sans relief particulier, je me mis à sélectionner mes lectures en fonction de cet objectif, explorateur livresque passionné et encore inexpérimenté, mais déjà familier des subtilités de la langue (et en traquant s'il le fallait les chemins de traverse et les venelles adjacentes dans les dictionnaires et les encyclopédies). Rebondissant de livre en livre, je finis par me dégager une piste qui me permit de débroussailler mon ego et de me délester de quantité de poids superflus hérités de mon vécu familial, scolaire, social et cognitif. Je peaufinai en moi une identité, en quelque sorte de substitution, accouchant à petit feu de cette forme, non pas fixe mais en situation permanente d'évolution, ou plutôt de transformation, qui donna celui que je suis devenu. N'y allons pas par quatre chemins : je naquis une seconde, puis une troisième, puis une quatrième fois, ainsi de suite, de lecture en lecture. La lecture aura ainsi été la parturiente qui donna le jour à celui qui parle ici, et qui fut non pas un self made man, mais un reading made man ou, pour mieux dire, un man made reader.

Bachelard inaugura cette traversée de mon intime Terra incognita, puis il y eut Jean Henri Fabre qui « entomologisa » le regard que je n'aurai depuis plus cessé de porter sur les humains, puis les deux frères Reclus, géographes qui m'ouvrirent à la perception poétique du réel géologique et paysager ; vinrent ensuite trois authentiques poètes, Follain, Reverdy et Wang Wei. Et ce fut le tour du Maeterlinck naturaliste, du Gracq, du Powys et du Stifter « écologique », celui d'un Elie Faure contemplateur et analyste inspiré des œuvres des artistes. Je plongeai aussi dans le bain de culture d'un Dumézil polyglotte et d'un Dauzat coupeur de mots en mille radicales. Et, environné de musiques essentielles (je mentionnerai celle de Schubert) et d'images irradiantes (celles de Chardin, celles de Friedrich, celles de Bruegel, celles de Fan Kouan et de Kouo Hi), je naviguai à l'estime, tantôt cabotant, tantôt porté par des courants de hasard, à travers la mer de mes tourments personnels, de mes naufrages occasionnels, de mes emballements circonstanciels, de mes rencontres amicales ou amoureuses.

Et c'est ainsi que je me suis retrouvé un beau jour prisme et kaléidoscope confondus. À moins qu'il ne faille plutôt dire géode enfin expurgée de sa gangue et projetée en plein soleil, avec toute cette ombre qu'elle répand autour d'elle.

S'il est vrai que « c'est le passant qui fait le chemin », ce sont les pas hésitants de qui je fus successivement qui ont fait celui que je suis...à titre provisoire (car mon identité est encore à venir : mon dernier souffle l'attend de pied ferme, si je puis oser cette image).

Et ce que je dis pour moi vaut, tout autant, pour tous ceux qui auront, sciemment ou non, confié à la lecture le soin de les conduire à la couche la plus lointainement accessible d'eux-mêmes.

Avignon, 22 septembre 2020, au sortir du lit, main tendue en direction de l'amitié et de la vie qui ne saurait la quitter

BONJOUR, MICHAËL !

Les deux dernières fois où j'ai partagé avec Michaël Lonsdale l'intense bonheur de faire entendre des textes d'auteurs que je choisisais et qu'il disait de sa voix si musicale et si précise, ce fut à Mantes-la-Jolie, où je lui avais demandé, voilà une dizaine d'années, de m'accompagner pour faire entendre à une salle que son nom, sur le programme, avait fait se remplir à ras-bord, et à Aix où notre chère Annie Terrier nous avait une fois de plus invités à l'une de ses « fêtes du livre ».

Dès le trajet dans la voiture « municipale » mantoise, depuis son appartement en face de la coupole du dôme des Invalides, jusqu'à la salle polyvalente de Mantes, je pus mesurer l'ampleur de son état d'épuisement et le degré d'intensité de sa « présence » dans un ailleurs quasiment hors de l'espace et hors du temps.

Sa lecture se fit à voix si basse que, étant assis en face de lui, au premier rang du public, je tentai, en vain, au moyen de gestes explicites, de la lui faire monter de quelques décibels.

À Aix, étant logés dans le même hôtel, j'ai été inquiet de le voir, au petit déjeuner, si las et, une fois de plus, si ailleurs.

Je me rappelle aussi que, ne se prenant jamais pour ce qu'il était pourtant, une gloire, il avait répondu, à un jeune homme qui, aux Deux garçons, avait quitté le trottoir pour venir, fasciné, le saluer à notre table, et qui, n'en croyant pas ses yeux, lui avait dit « Vous êtes bien Michaël Lonsdale, n'est-ce pas ? » : « Oui, et vous, quel est votre nom et qui êtes-vous ? »

Michaël, ce n'était pas seulement, depuis l'an 1975 où je l'avais pour la première fois sollicité pour lire en public au sein des rencontres littéraires que j'organisais à la Chartreuse de Villeneuve (l'année où je fis aussi la connaissance de mes si chers Jacques et Sylvia Lacarrière), un partenaire régulier de mes initiatives d' « agitation culturelle » à propos du livre, de la littérature et des écrivains, c'était surtout devenu très vite (à l'égal de ma tout aussi chère Judith Magre), à la fois un « compagnon de route » et un membre de ma tribu d'adoption.

J'avais éprouvé ce même sentiment, quelques années plus tôt, pour Jean Dasté, pionnier de la « décentralisation théâtrale ».

Avec lui et Judith, durant quarante-cinq ans, nous ne cessâmes de partager l'émotion du texte, mais aussi celle de la quasi-fraternité. Celle-ci trouva même l'occasion de se manifester, lorsque, ayant écrit un spectacle sur le thème de la demeure, avec notamment des textes de Bachelard, de Follain, de Bosco, je les réunis, à la Chartreuse de Villeneuve, avec Edith Scob, pour un spectacle que j'intitulai « De la cave au grenier ».

Et je leur dois aussi d'avoir pu faire intervenir, soit en public, soit sur les antennes de France Culture, des comédiens aussi rares que Roger Blin, Catherine Sellers, ou Laurent Terzieff, qu'ils me recommandèrent avec la plus subtile des pertinences.

Et je le revois, Michaël, dans le bel appartement que lui avait légué sa mère, avec sa tante qui me donnait le sentiment de veiller sur son petit neveu, lequel avait toujours la tête dans

les nuages, parmi les textes des poètes et ses propres peintures dont il encombrait l'espace domestique !

Lui, Judith, Sylvia et Jacques Lacarrière, Jacques Réda, Ludovic Janvier, Claude Mettra, mais aussi Jean Tortel en ses Jardins Neufs, auront constitué ma véritable famille, avec et bien sûr la très chère Annie, le cœur et le moteur des Ecritures croisées.

Je ne suis pas de ceux que la tristesse et le chagrin font pleurer ; aussi la mort de mon cher Michaël m'arrachera moins des larmes que des souvenirs de bonheur, où la beauté venait à tout moment juxter avec la grandeur.

« Lorsqu'il étendit la main hors du lit, Plume fut étonné de ne pas rencontrer le mur.
« Tiens, pensa-t-il, les fourmis l'auront mangé ».

©Gil Jouanard